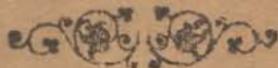


65
Martin - GALE

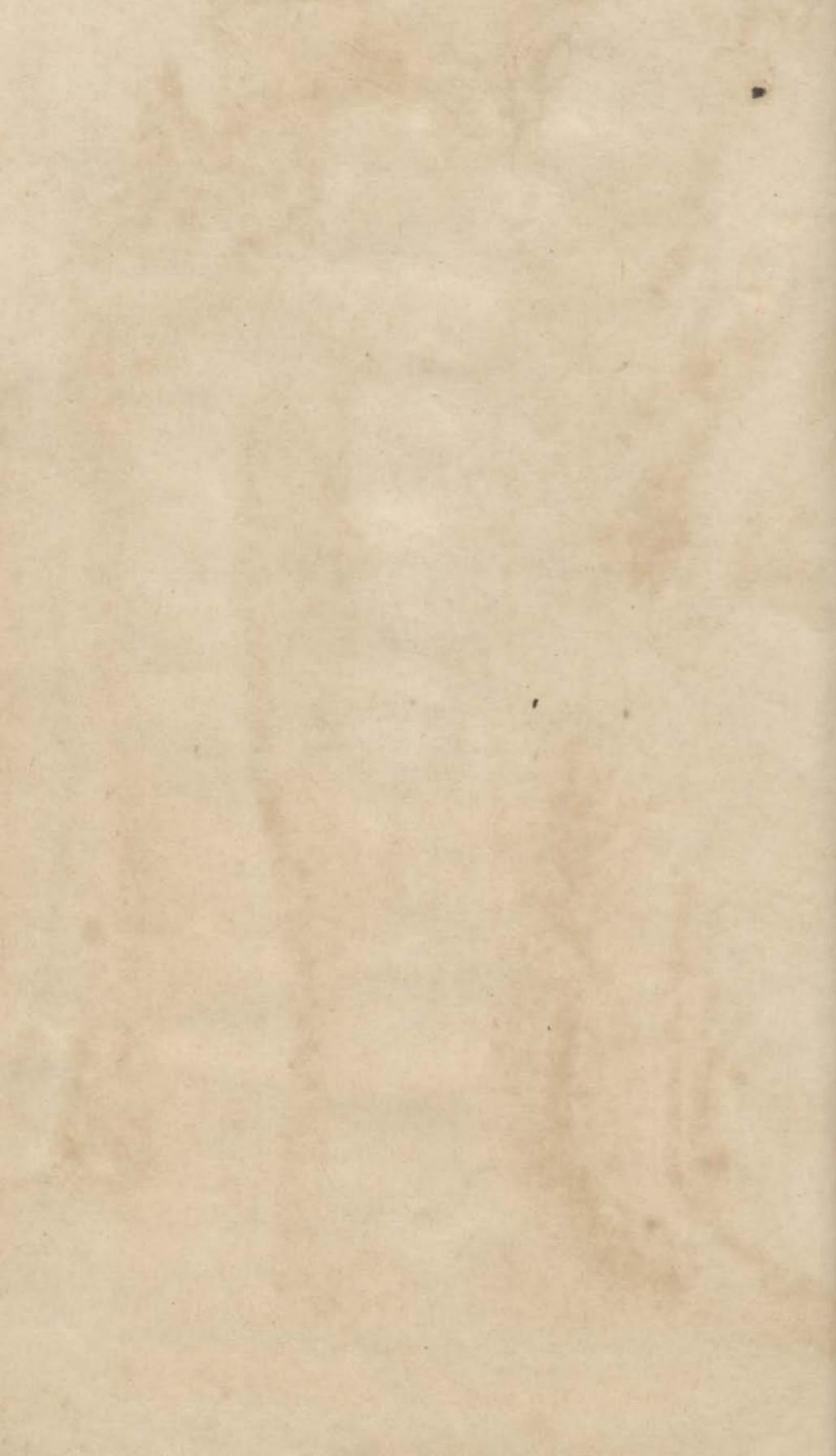
THÉOLIER, MOURRISSE & C^{ie}

Une bonne histoire

toute d'actualité



POINTE-A-PITRE
Imp. du « Bon Père » - J. Esaville
70, Rue Frébault, 70



M. G.

Martin - GALE

Pour tous vos travaux d'impression

adressez-vous à

L'IMPRIMERIE DU BON PÈRE.

THÉOLIER, MOURRISSE & C^{ie}

THÉOLIER, MOURRISSE ET Cie par
Martin-Gale.

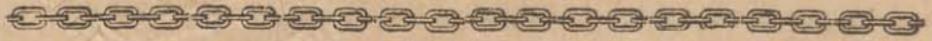
Tel est le titre d'un opuscule qui vient
de paraître.

En quelques cinquante pages, l'auteur
qui cultive l'humour avec succès, trouve
le secret de nous conter une tranche de
vie jusqu'ici ignorée d'un haut, très haut
personnage de l'Archipel, autant voudrait
dire de la Guadeloupe. On y trouve, avec
des croquis très poussés des hommes du
jour, une peinture exacte de nos mœurs
politiques, l'ébauche d'une aventure ga-
lante .. le tout assaisonné d'esprit, d'un
esprit qui, sachant doser le sel, n'est ja-
mais ennuyeux et reste dans les bornes
du badinage.

Il faut lire THÉOLIER, MOURRISSE
ET Cie.

En vente à l'imprimerie du « Bon Père »,
rue Frébault, Pointe-à-Pitre.

Martin - GALE



Pour tous vos travaux d'impression,
adressez-vous à

L'IMPRIMERIE DU « BON PÈRE »

J. ERAVILLE, Imprimeur

70, Rue Frébault, 70

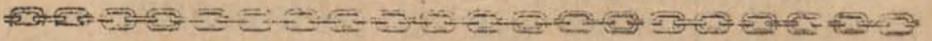
POINTE - A - PITRE

GUADELOUPE

TRAVAIL SOIGNÉ,

LIVRAISON RAPIDE

Imprimerie du « Bon Père »
J. Eraville
70, Rue Frébault, 70



THÉOLIER, MOURRISSE & C^{ie}

L'Archipel et sa population

CHAPITRE PREMIER

Il n'est permis à aucun voyageur de visiter l'Archipel sans être tenté d'y séjourner. Ce pays est charmant. Sûrement, le Créateur en accoucha un jour qu'il avait de l'esprit et qu'il était de bonne humeur. Dans ces îles, ou plutôt cette poussière d'îles, les lignes du paysage dégagent une secrète harmonie et, au fini des détails, on devine un grand souci de perfection.

Un collier aux grains de formes inattendues — l'ennui naquit un jour de l'uniformité — et dont l'ovale irrégulier se ferme sur de ix gros pendentifs ; telle est la description — lapidaire — que donnerait de l'Archipel un joaillier ferré en géographie — il s'en trouve — ou un géographe collectionneur de perles — espèce assez commune.

Comment expliquer qu'avec de tels avantages, l'Archipel ne soit pas la contrée la plus connue, la mieux aménagée, la plus riche ? Ceci est une histoire dans laquelle, pour l'instant, nous n'entrerons pas. Non, l'Archipel n'est pas la contrée idéale, modelée sur l'Etoile d'Amour de Delmet, le chansonnier poitrinaire. On ne saurait en dire qu'y sont inconnus ni noirs soucis ni pleurs moroses. Au contraire, trop de détresse habite ces terres visiblement créées pour abriter le bonheur.

On s'accorde à dire généralement que les habitants de l'Archipel ont de belles qualités de cœur et d'esprit. C'est plus que possible, c'est même probable.

Si l'on estime que la moyenne des naissances, des décès et des divorces n'y dépasse pas celle des autres contrées du globe et qu'il s'y trouve partant un égal nombre de nouveaux-nés, de morts et de bernés, on comprend que l'Archipel soit rangé dans la catégorie des pays civilisés.

Les habitants de l'Archipel sont-ils heureux ? Ils paraissent l'être. Du moins on pourrait l'affirmer à se fier aux vaines apparences. Jamais population ne se montre, en effet, de meilleure composition. Soumise aux lois, peu respectueuse des autorités établies, elle n'est cependant pas frondeuse pour un sou. Ayant à un haut point la crainte salutaire des sanctions, elle déteste les décisions qui conduisent aux aventures. En somme, ni bouillonne ni enthousiaste, elle est d'une passivité souriante qui désarme. Longtemps avant Gandhi elle a trouvé et appliqué la formule de « non-résistance »; elle peut se vanter de n'avoir jamais provoqué ni troubles ni fait de révolution, elle peut aussi se vanter du nombre considérable de serviteurs ou dirigeants usés à son service et remplacés sans regret.

Et d'ailleurs pourquoi ce peuple serait-il tenté de changer, par la violence, l'ordre établi ? Il n'a, dans cet ordre d'idées, jamais manifesté la moindre velléité. Philosophie naturelle, indifférence ? Chi lo sa ? en avait conclu un sociologue, puisant par cette seule phrase ses connaissances en italien.

L'indifférence goguenarde de ce peuple — qui n'est pourtant pas un peuple résigné — doit tenir à certaines causes. He ! comment s'inquiéter outre mesure d'un devenir probable quand une belle, bonne et maternelle nature vous invite au calme et vous chante l'espérance ? C'était là l'opinion d'un savant à lunettes qui eut naguère l'occasion de visiter le pays.

« L'indifférence dédaigneuse qu'affichent les gens de l'Archipel, avait-il déclaré dans une conférence qui fit du bruit dans Landernau, indifférence dont l'on n'a

aucun exemple dans l'histoire des peuples, est cependant très compréhensible.

« Sa cause se retrouve en un excès d'ozone dont l'air de ce pays est saturé et qui se manifeste par la coloration bleu foncé du ciel. Or chacun sait — et les récentes découvertes de la science l'ont confirmé — que le bleu a le curieux pouvoir de plonger dans un état de béatitude dans un engourdissement dont les effets se rapprochent de beaucoup de ceux de l'anesthésie. L'azur du ciel, l'émeraude de la montagne, l'indigo de la mer, opèrent sur les populations de l'Archipel à leur insu.

« On pourrait y porter remède en installant sur plusieurs points de vastes usines qui fabriqueraient sur une grande échelle des gaz à vertu revivifiante. Ainsi serait contrebattue, dans l'air même, l'influence néfaste et pernicieuse de cet excès d'ozone. »

Le savant demandait pour l'institution de son gigantesque et bienfaisant projet une dizaine de millions à prélever — naturellement — sur le budget.

Ses suggestions avaient soulevé une certaine émotion. Déjà un courant d'opinion se formait en sa faveur quand un matin un canard local ; la *Voix Populaire* publia l'entrefilet suivant :

UN HABILE ESCROC

« Nous avons eu l'occasion d'informer nos lecteurs à propos d'une conférence donnée par un savant étranger de passage ici, sur les propriétés chimiques de l'atmosphère.

« Le conférencier avait conclu qu'il fallait pour combattre nous ne savons quelles influences malignes, installer d'immenses usines destinées à produire des gaz malodorants.

« Projet chimérique, mais qui comporte des dessous financiers sur lesquels nous entendons faire la lumière.

« Dans ce pays où tout se passe au grand jour, la presse doit-être éclairée (!) pour remplir dignement la haute

mission de conduire l'opinion.

« Nous sommes en mesure d'affirmer que ce prétendu savant n'est qu'un habile courtier en produits chimique, opérant pour l'Allemagne et qui recherche seulement de l'écoulement pour ses bocheries. Dieu sait ce qu'il en aurait fallu pour alimenter ses infernales usines !

« Nous avons d'ailleurs constitué déjà tout un dossier sur le compte de ce personnage. Né à Heidelberg, il se nomme — que nos lecteurs nous excusent de certaines précisions que réclame notre souci de l'information — Herr Monanus-Ham-Baum.

« Nous sommes en mesure de retracer le « curriculum vitæ » du personnage. Avant 1914, il était conseiller financier en Turquie et grand ami de Mastur-Bey.

« Après la guerre, nous le retrouvons en Chine, fomentant des troubles en faveur du parti Ki - San - Fou.

« C'est une épave dangereuse — qui vient d'échouer dans l'Archipel. »

Comme pour sanctionner cet éreintement, la Gazette officielle publiait, quelques jours plus tard, un arrêté du Pro consul Théolier aux termes duquel Herr Monassus — c'était le véritable nom du savant — était expulsé du territoire de l'Archipel.

En vain demanda-t-il à se défendre. Ses mémoires et protestations eurent le sort de tous ceux qu'on adressait en ce temps-là : jetés aux oubliettes.

Il ne fallait pas troubler la quiétude proconsulaire.

Monassus dut donc s'incliner.

Avant de partir, dit-on, il avait secoué sur le pays la poussière de ses sandales et juré de se venger.

La liste des « sauveurs » de l'Archipel s'était allongée d'une victime de plus.

Notabilités

CHAPITRE II

La plus considérable des îles de l'Archipel se nomme « l'Émeraude proprement dite ». Pour se faire une idée de sa configuration, qu'on se représente un énorme soufflé de pommes à forme ellipsoïde, ou plutôt un vol-au-vent réussi dont la garniture intérieure est faite de lave en fusion — ce qui n'est pas tout-à-fait farce, Sur les bords en forme de bourrelet de cette pâtisserie, sont semés, à distances inégales, des villages, des bourgs, et une ville, le chef-lieu, qui se nomme Terre-Plate, par antiphrase.

L'autre île qui fait pendant est d'une superficie moindre. Elle a la forme — symétrie gastronomique — d'un large gâteau sec aux contours arrondis et dont l'aspect général respire l'élégance. Piquez au beau milieu du pâton et sans souci d'architecture, bon nombre d'amandes, de grosseur et de nuances différentes, destinées à simuler des montagnettes, et vous aurez ma foi une assez juste figuration de sa topographie.

Elle contient de nombreux bourgs, deux villes, dont la principale, est le Port-aux-Pitres, ainsi dénommée parce que peut-être en ses murs habite ce que l'île compte de plus distingué...

Par ces quelques lignes, on a déjà senti qu'au pays de l'Archipel l'antinomie est fréquente. Seuls y portent quelque attention les amateurs de mots croisés, anagrammes et calembours. Ces grands enfants ne manquent pas d'exploiter une mine si riche, à portée de la main et du... crayon. C'est incontestablement dans l'onomastique que les recherches sont les plus fructueuses et inattendues. Elle a permis de ranger les gens de l'Archi-

pel, au moins en deux catégories : les bien et les mal nommés, nomenclature, que nous reproduisons aussi fidèlement que le permettront MM. les typographes, nos maîtres après Dieu.

BIEN NOMMÉS

M. MARSALA.

Un homme considérable, mais généreux et sympathique comme le vin du même nom. Détenant les nouvelles du monde entier, par un désintéressement excessif, il les met à la portée de tous.

M. DENTÉ,

Avoué, conseiller de Vêchevin, bal e-priit patenté, bec fin et dent dure.

M. ADOLPHION

Grand publiciste au nom de douze lettres, ce qui fait bien sous un article de fond.

M. ANN-BARLEY

Professeur, styliste, grand co ferencier devant l'Éternel, laid seulement pour sa petite amie.

M. LES FAYOTS

Ne porte pas de lavallière a petis pois mais s'entend bien à la culture de ces légumineuses.

M. LE RAT-VILLE

Homme de lettres ... typographiques, et rival du rat des Camps.

M. DE LOS

Fait dans les tonneaux. C'est, naturellement, l'oracle de son entourage.

M. SAUL (fils)

Musicien, mais surtout, poète anacréontique qui écrit ses vers avec un stylet doré et sur parchemin.

M. COLONNE

Grand chiffreur, de belle stature, socle puissant à utiliser pour une statue de la Liberté.

M. BOISDUR

Energique au forum et au boulot. Toujours prêt à faire voir de quel bois il chauffe son four .. et son caractère

M. HÉLIOS

Hé ! assez délié, ce fils du Soleil, qui aurait pu lui aussi conduire un char, préfère rester chef de rayons... dorés

Etc. etc, etc.

MAL NOMMÉS

M. MAXIMUM

Qui prétend que ses mag s'ins vendent le meilleur marché de toute la place ! (réclame non payée.)

M. JASONS

(Serrures, cadenas au secret) le plus silencieux, le moins bavard et le moins communicatif des hommes.

M. BEDO

Négociant, n'a rien d'un sacristain ni dans l'allure ni dans la voix.

M. TUE-RAT

Journaliste, secrétaire au Conseil Colonial, homme sans malice. A pu mettre à mal nombre de chats, mais n'a jamais que l'on sache tué ni un rat même une puce.

M. DO-SOL-MY

Importe et exporte. C'est un paisible citoyen et non, comme on a pu croire par une erreur phonétique, un ténor italien en villegiature.

M. ABRAHAM (FILS)

(Bananes et nouveautés, ni figue ni raisin). Ne pas croire, qu'à l'instar de son homonyme biblique, il se laisse jamais couper ni le cou ni autre chose.

M. TI-BETT

Fonctionnaire, très ordonné, consciencieux mais combattif — oh — n'est pas homme à se laisser écraser tout comme un vulgaire pubis... ni par texte ni par prétexte, ni entre deux lois ni entre deux doigts !

M. LEMIGNON

Oh ! a des mœurs austères !

M. BARBOTTANT

Est honnête et galant homme !

M. HUMEUR

Eh ! ne hume rien du tout. . il ne pétune pas ; il ne tâte même pas de son propre tabac.

M. BOLOGNE

Ne vient pas d'Italie ! Non, il n'a pas l'air léger des gens de la Péninsule. Etant dans les alcools il n'est pas évaporé... par un sou.

M. ATMOSPHERE

Un brave chercheur qui a inventé une ceinture de chasteté perfectionnée S.G.D G.

M. A. SONNEAU

Dont la syllabe finale du nom rime avec pruneau ; est cependant un poète raté, un curé manqué, un financier accompli.

Etc. etc. etc.

Par bonheur, ces antinomies ne donnent lieu à aucun incident déplorable, c'est heureux Il serait d'ail-

leurs difficile de troubler la tranquillité des gens de l'Archipel, paisibles, calmes et... inodores.

A vrai dire, ces gens s'émeuvent au moment des élections. Oh ! à ce moment-là l'Archipel et ses dépendances prennent feu. Les partis qui somnoient se réveillent. Plus de je m'enfichisme intégral et chacun se dévoue au bien public et à l'intérêt général ! Les sauveurs du peuple émergent en générations spontanées ; des tacticiens épitants s'y distinguent et chacun se découvre les aptitudes et les qualités d'un César. Si les vocations politiques, bien que fort nombreuses dans l'Archipel, ne se font pas jour dans l'universalité des citoyens cela tient, mon Dieu, à ce que nombre d'hommes y sont atteints d'une infirmité congénitale : la modestie.

Peut-on affirmer que dans ce vacarme de programmes qui s'affrontent, de luteurs qui se boxent, de journaux qui s'injurient, le peuple de l'Archipel, étourdi, amusé, berné, sache toujours faire des choix heureux, mettre en place les gens qui conviennent ? On ne saurait. Et ce serait, en tout cas, une affirmation bien téméraire pour qui connaît quels éléments ont contribué à le fonder, l'étiage de sa culture générale et de son éducation civique.

Voici en quelques mots l'histoire de cette constitution.

Dans un creuset fut d'abord mis un bloc de craie, puis y fut jeté un bloc de houille dix fois plus gros. A tout cela s'ajoutèrent des débris d'ocre et de grès. Ces matières mijotant en vase clos depuis trois siècles près n'ont certes pas pu, en toutes leurs molécules se confondre et former un amalgame homogène par la composition. Malgré le brassage énergique des temps il est fort possible que certaines particules soient restées à l'abri de l'interpénétration. Convenez cependant que bien fou sera celui qui voudrait l'affirmer. Bien rarement d'ailleurs les corps se présentent dans la nature à l'état absolument pur. Il y sont toujours mêlés à quelques grains de sable, emprisonnés dans quelque gangue...

Dans l'Archipel, pour les besoins de tactique, les partis arrivent cependant à faire avaler à leurs adhérents la couleuvre énorme, invraisemblable, inadmissible, qu'ils doivent se grouper suivant les nuances de l'épiderme. Ensemble tous les hommes de craie ! je n'ai pas dit de marbre — oh non ! alors. — En bloc tous les « anthracités »... En masse que la houille s'agrège ! Au fond cette tactique n'est possible que parce qu'elle modèle ses distinctions sur des distinctions de classes. Les partis entendent offrir l'ombre pour la proie.

Mais la meilleure preuve que leurs dirigeants, les protagonistes de la question de race, n'entendent pas en faire une question de principe, c'est que chez eux les nécessités de tactique ont toujours eu le pas sur la doctrine. Et l'on a connu ce phénomène : le parti dit houille recommandant un candidat craie, le parti dit craie, s'usant à faire élire un candidat houille, le groupe anthracité (houille, craie, ocre), donner tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

Ainsi c'est avec le concours du groupe houille et dans des élections trop mémorables que fut élu pour représenter l'Archipel à la Chambre-Haute de l'Etat, le plus haut de ses dignitaires, le citoyen Harry Bellanger.

Harry Bellanger, est né en Normandie. Cet homme de logique en conclut qu'il descend des Normands. N'est-ce pas naturel et ingénieux ? Les Normands, comme chacun sait, venaient de Norvège, à moins qu'il ne provinssent d'ailleurs. Ainsi, les étymologistes nous expliquent que cheval vient du latin equus. C'est aussi possible, mais il a dû changer en route.

Mais laissons là les chevaux. Harry Bellanger ne les aime pas. Il a un faible pour les moteurs...

Parsons ! Parsons ! Parsons !

Les moteurs et le cidre doux de Normandie ! Si vous notiez jamais que sa moustache est blanche comme fromager, n'en accusez ni les ans... ni les autres. C'est dû au cidre, et à sa mousse... Si vous notiez aussi que

malgré ces ans et ces autres ses cheveux sont encore d'ébène... C'est dû aussi au pétrole Standard dont il calamistre ces poils.

Le second de ces dignitaires, sinon dans l'ordre du protocole mais de l'élection, se nomme M du Camps d'Ass. Noble ? Ne chicanons pas pour si peu. Certes, les origines de ce dignitaire sont fort obscures. Elle se perdent dans la nuit du... *Temps*. Ce qui n'est pas contestable, c'est son extrême habileté aux exercices de souplesse. L'acrobatie électorale, pour lui, n'a pas de secrets. Que d'exploits à son actif ! Looping de 1919, parachute de 1924, cabriole de 1928 ! Cet « as » de la haute voltige est un bien nommé.

Le benjamin du trio des dignitaires doit, dit-on, son élection à un coq-à-l'âne.

Quand on manque de grives — ah ! merle alors !..

Il se nomme, vous l'ignorez sûrement, Eugénio (bien né) Grave. Encore une antinomie à réduire : cet homme de bonne naissance est fort peu sérieux.

Le Gouvernement de l'Archipel

CHAPITRE III

Non, sous la calotte des cieux, il ne s'était encore trouvé homme plus heureux que Théolier, proconsul nommé par le Pouvoir Central au gouvernement de l'Archipel. Certainement, ce contentement trouvait sa source dans l'ascension au proconsulat, ascension si rapide que son bénéficiaire s'en étonnait lui-même. Mais ce qui vraiment comblait Théolier, c'était de sentir qu'il occupait un poste fait à sa mesure, qu'il était à l'unisson de ses administrés — the right man in the right place.

Je suis fait pour mon peuple comme il est fait pour moi, répétait je ne me souviens plus quel potentat. Le tête-en-pot Théolier, qui avait appartenu au noble corps de l'Intendance, aurait pu s'approprier le mot.

Il était donc content de soi. D'ailleurs, né jovial et insouciant, comme d'autres naissent hypocondres ou saturniens, l'heureux homme avait juré de ne jamais se faire de mousse — quand bien même serait-il en bière — Et de constater qu'une fois de sa vie, au moins, il était compris et encouragé par la foule de ses administrés flattait ses plus profonds instincts. Aussi avait-il toujours le sourire... le large sourire d'une lune au plein.

Dès son arrivée au pouvoir et à première prise de contact, il avait d'ailleurs tenu à dire à ses collaborateurs au gouvernement quels étaient ses méthodes de direction, ses principes politiques, et comment il entendait mener la barque. Il assembla donc les principaux d'entre eux pour un entretien qui devait tenir autant de la conférence que de la confiance. A ces collaborateurs

vêtus de lin blanc sinon de probité candide, le Salomon de l'Archipel, habillé de gris (la couleur des prédestinés) avait tenu à peu près ce langage :

« Ce qu'il y a d'admirable dans l'Administration, c'est assurément la suite et la continuité et s'il se trouvait au monde une administration imparfaite cela tient à ce que d'imprudents novateurs ont porté la main sur des institutions qu'un long usage avait consacrées. Les réformes, voilà la plaie des gouvernements ! Et cette manie de vouloir atteindre une perfection qui n'est pas de ce monde, le pire des fléaux ! La Société moderne qui en est atteinte en mourra, Messieurs !

« Pourquoi s'ingénier à tout bouleverser quand la terre tourne d'un même mouvement depuis des siècles et que le monde ne s'en trouve pas plus mal ! Quelle leçon de sagesse la nature donne aux hommes versatiles et brouillons ! Elle est immuable, ils changent constamment !

« Pour ma part, je n'entends nullement encourager cette tendance au bouleversement perpétuel. Certes, je suis républicain, et même radical, par conséquent pas partisan des demi-mesures . . . (une voix dans l'auditoire non ! pas de faux-col !) Mais ces mesures doivent être longuement, minutieusement étudiées. Pour un administrateur, la souveraine sagesse est de les établir sur papier... Quant aux réalisations, elles viennent en leur temps. Laissez, Messieurs, faire le Temps, c'est le souverain maître en toutes choses.

« Croyez-m'en, fions-nous au temps du soin de rétablir les affaires les plus compromises ; il apporte toujours les solutions les plus claires. A s'appuyer sur sa seule puissance, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il ne faut pas s'en faire. Les réformes n'ont jamais abouti qu'à deux résultats négatifs ; fatiguer les méninges et déchirer les pantalons. Pour le salut de la République et la prospérité de l'Archipel il nous faut conserver intacts et les unes et les autres !

« Vivre bien tranquillement l'heure blanchir qui passe,

en extraire les satisfactions de tous ordres, sans s'irquiéter de ce que peut apporter au lendemain incertain, voilà toute ma philosophie. Je ne suis donc pas partisan de semer tout d'un coup parmi les hommes que nous administrons une trop grande somme de bien-être et de progrès. Agir ainsi serait faire montre d'une piètre psychologie. L'homme n'est heureux, en général, que dans la mesure où il croit au bonheur. Nos méthodes s'inspireront de cette vérité profonde. Donc, avant de faire profiter le populaire d'un progrès nouveau nous lui apprendrons à goûter dans leur plénitude les avantages dont on l'a déjà pourvu, et dont par incompréhension il ne sait pas complètement profiter. Persuadons ce peuple qu'il est heureux, qu'il vit dans une félicité sans pareille, qu'il nage dans l'abondance, et il continuera à rester béat, content et tranquille »...

A ce point du discours du Proconsul, l'un de ses auditeurs, le grand Maître de la Trésorerie, passé maître en l'art de faire suer l'impôt et qui portait — ô ironie — le nom d'un vin généreux et reconstituant, crut devoir faire une réserve prudente. Prenant son courage à deux mains, il objecta :

« Monsieur le Proconsul a sûrement raison : les progrès trop rapidement acquis ne profitent guère à la masse... Je me permettrai cependant de lui faire remarquer, qu'en appliquant rigoureusement ses directives, la capacité financière du pays devra quelque peu s'en ressentir et partant la rentrée de l'impôt fléchir. Qu'advierait-il de nous tous si par suite d'un déficit la Trésorerie ne pouvait plus payer les traitements !

— Il n'est nullement question, Monsieur le grand Maître de la Trésorerie, s'empressa de rétorquer, le Proconsul, d'abandonner les droits de l'Administration sur le populaire. Ces droits sont incontestables ; ils tiennent à nos fonctions. A priori, vous émettez une interprétation un peu hérétique. Vous semblez admettre que l'impôt est fonction de capacité financière. Erreur ! Monsieur, grosse erreur ! Les contributions sont dues en pra-

port des nécessités de l'Administration, voilà la règle et la bonne.

« Par ailleurs, quelle est la fonction normale, régulière, naturelle peut-on dire, du contreignable ou plutôt — je signale à dessein — de l'assujetti ? C'est de payer. Quelle est notre fonction inhérente, organique et constitutionnelle ? C'est de recevoir. La capacité du paiement du contribuable est donc en raison proportionnelle de l'appétitude du fonctionnaire à toucher. Donc, la seule règle que j'admets est celle-ci : que les fonctionnaires fonctionnent et les contribuables contribueront !

« En veillant au respect de ces saines traditions, les rentrées du fisc iront donc, suivant la formule inventée par un ministre et adoptée par un sardinier : Toujours Amieux...

— Je demanderai à M. le Proconsul la permission de lui, faire observer, fit alors une voix éclatant au beau milieu d'une tête dénudée. L'assistance, apeurée d'une pareille audace, fixa alors son attention sur le Principal aux travaux, un gros et long gaillard qui se disait ingénieur civil — l'impertinent ! — C'était l'un des familiers du Proconsul qui le prisait fort. Il s'était d'ailleurs signalé à son attention par une invention extraordinairement pratique : C'était lui l'inventeur — le vrai — du mètre en gutta-percha, extensible à volonté, pour prendre toutes les mesures, mêmes les plus urgentes. On comprend combien il était estimé et apprécié... — Je prie donc, M. le Proconsul, d'observer, continua-t-il que le conseil colonial s'opposera peut-être à l'adoption de ses projets. Il s'y trouve quelques unités, des méloirs, qui embrouillent... toutes les questions, bien qu'ils n'aient inventé le principe d'Archimède, voire le fil à couper l'assiette au beurre.

— Et même, appuya le chef de la justice, qu'il faut tenir compte des journaux qui sont, dans ce pays, un peu forts... de café. Ne vont-ils pas jusqu'à accuser nos gendarmes d'ivrognerie ? A les croire, le corps de la gendarmerie serait plus de litre que d'élite, ces mili-

taires ne prennent plus de punch *Roméo* ; à l'hôtel ils commandent au larbin : *Othello* !

Pour ce qui est de la magistrature assise, on l'accuse de méfaits dont rougiraient des bandits... calabrais. Non content de signaler que les baguettes de la porte retiennent seules son attention, on parle même de soif ardente de l'or, on dit que nous faisons des sacrifices d'Abel et que nous sommes loin d'être entiers... dans l'accomplissement de nos fonctions.

— La belle affaire ! s'exclama Théolier. Le Conseil Colonial ? Vous me faites rire ! Il a trop besoin de moi pour sa réélection pour qu'il envisage de lever la tête. Et il votera toutes les taxes, aides, impositions qu'il ne plaira ; voire la dîme ou la gabelle, s'il m'en prenait fantaisie. En ce qui touche la Presse, Messieurs, j'ai un principe invariable : un clou chasse l'autre. Une feuille vous attaque et vous harcèle ? Arrangez-vous pour qu'une autre feuille vous louange et vous encense ! Pas plus difficile !

« D'ailleurs les attaques des journaux ne me prendront pas au dépourvu : j'ai de quoi leur répondre. Les *Annales Nationales* qui s'éditent à Paris, me consacreront à volonté des numéros spéciaux, à tirer sur papier glacé, où l'on verra, sur deux colonnes, ma photographie et sur six mon panégyrique. Le tout, payé — naturellement — par le budget de l'Archipel. »

Cette tirade fanfaronne provoqua dans l'assemblée un long murmure admirateur. Et les collaborateurs de M. le Proconsul se retirèrent en emportant une idée pharalumineuse de sa haute intelligence !

Quant à lui, devenu grave, il creusait une pensée qui lui était subitement venue : composer un écusson à apposer à la porte d'entrée de son cabinet dit de travail (il le nommait ainsi seulement pour le distinguer de l'autre). Le champ serait d'azur — c'était indiqué — mais quelle fourrure y poser ? La marmotte qui, vivant de sa graisse, dort toute une saison ? l'autruche qui, pour fuir le danger, cache sa tête sous son aile ? un mouton méri-

nos à longs poils et qui pisse en tranquillité ?

Pour la devise qui devait s'inscrire sous ces armes parlantes son choix était fait : elle était fidèle, représentative, symbolique : *Aujourd'hui Tel hier*.

Le songe du Proconsul

CHAPITRE IV

En homme qui n'engendre pas la mélancolie, Théolier aimait à se délasser des soucis du pouvoir (style rococo). Se délasser, c'est façon de parler. Quant aux soucis nous savons comment il entendait les traiter : par-dessus la jambe. Sa meilleure distraction c'était de réunir à sa table de nombreux amis. Ce grand homme était porté sur la bouche. On faisait donc bonne chère à sa résidence et sa salle à manger ne désemplissait pas.

Certain soir, la réception avait été plus brillante qu'à l'accoutumée ; les murs du palais proconsulaire retentissaient des échos d'une bombe corsée. Théolier célébrait l'anniversaire de sa naissance. Il comptait parmi ses hôtes son cher, excellent et vieil ami Mourrisse.

Ces deux hommes étaient liés par une longue amitié. Ils s'étaient connus au temps déjà lointain où tous deux ils débutaient comme surnuméraires et, ce qui est infiniment rare, cette amitié ne s'était jamais refroidie, les années l'avaient, au contraire, fortifiée. Aussi Théolier avait-il en Mourrisse un fidèle courtisan de la bonne et de la mauvaise fortune, un conseiller sûr qu'il ne dédaignait pas consulter dans les circonstances les plus délicates. Mourrisse justifiait cette confiance par un dévouement sans bornes.

A la vérité, le Proconsul en donnant cette fête faisait d'une pierre deux coups : il recevait de vieux amis et leurs épouses, mais aussi il profitait de l'occasion pour accueillir une jeune femme, une étrangère, qu'à quelques semaines en ça il avait rencontrée à l'Hôtel des Lentilles. Elle avait répondu à son invitation, venant seule dans sa voi-

ture, ce qui avait quelque peu scandalisé ces dames, mises à la dernière mode, c'est-à-dire court vêtues, mais très collet monté (je m'entends). Pendant tout le cours du repas, du coin de l'œil il la détaillait. Il nota qu'elle portait trente ans à peine — non de toc mais d'état-civil, qu'elle était jolie et bien prise dans sa toilette de coupe élégante et sobre. Mais il constata avec quelque chagrin qu'elle ne semblait pas s'amuser beaucoup : elle était d'ailleurs loin d'être à l'unisson de la compagnie. Comme pour marquer son abstinence, elle avait déposé ses gants dans son verre.

Les autres convives, eux, faisaient honneur aux mets et surtout au vin, un Beaune somptueux qui, à en croire Théolier, dans la bouche « faisait queue de paon ». Et ce vin avait délié les langues ; les récits s'achevaient dans des rires bruyants, des répliques s'entrecroisaient comme des lames. Et les bribes de vingt conversations engagées à la fois parvenaient aux oreilles dans un tintamarre à la burlesque et inattendu :

— Avez-vous entendu le discours du maire de Pointe-aux-Pitres !

— Une oraison funèbre.

— Farceur !

— Mais je vous dis !

—... Oui, une dix-huit chevaux

— qui grimpe bien les côtes

— comme un singe un cot... cot... fier.

— Et le courrier ? Depuis quand son départ ?

— Chère madame, depuis quatre jours.

... Un brouhaha... Comme s'ils s'étaient donnés le mot, les invités de M. le Proconsul se levaient tous de table et guillerets, un peu alourdis cependant par l'absortio du plantureux repas, ils s'égaillaient sous la

large véranda. Les messieurs en profitèrent pour allumer un cigare. En petits groupes, les dames se réunissaient, causant chiffons.

Ce soir-là, le ciel de l'Archipel était d'un bleu dont la profondeur eut enchanté un peintre cubiste et désespéré un teinturier. Dans ce large velum, les étoiles piquaient leurs pierreries. Plus brillante que les plus étincelantes, Vénus resplendissait au zénith.

La nuit était donc avancée. Aussi les invités du Proconsul allaient-ils partir ; ils regagnaient leurs voitures. Tout en reconduisant ses hôtes, Théolier s'arrangea pour rester tout près de la belle étrangère. Celle-ci ne paraissait nullement importunée de l'insistance qu'il mettait à l'approcher. Il en déduisit qu'elle en était flattée et qu'elle l'y encourageait. Tant de bonne humeur, tant d'aimable accortise, si peu de pruderie étaient faits aussi pour abuser Théolier. Il avait d'ailleurs la surprise facile et la gaffe naturelle ce lourd hippopotame qu'une triple cuirasse de graisse, de suffisance et naïveté mettait à l'abri de toutes piqures d'ironie. Au moment de prendre congé d'elle, il la salua très bas. Il eut désiré certes, risquer un baisemain mais, prudent, il se contenta de souhaiter :

Bon voyage, Madame !

Merci, lui répondit-elle, et à bientôt ! Prestement l'auto démarra.

Rentré à la résidence Théolier, ne regagna pas sa chambre. Il voulut jouir encore quelques instants des splendeurs sans pareilles que l'ardente nature tropicale prodiguait dans la nuit. La brise fraîche et parfumée de vanille rafraîchirait son visage qu'empourpraient les vapeurs du Beaune. Le concert des grillons apaiserait ses sens surexcités, sa vanité mortifiée et les échos d'un petit rire nerveux dont résonnaient encore ses oreilles. Il s'étendit dans une rocking-chair, alluma un londrès et se mit à penser aux événements de la journée. Mais il ne lui était guère possible, dans son état d'esprit, de penser

avec continuité. Peu à peu ses idées se brouillèrent ; il jeta au loin son cigare éteint.

Et ronron, et ronron... et rra... ra, Théolier s'embarquait pour le pays des songes...

Combien d'heures dura le sommeil proconsulaire, je ne le saurais dire. Ce que je puis affirmer, c'est qu'il fut brusquement interrompu et que son propriétaire, en proie à un horrible cauchemar, s'éveilla en poussant un sourd rugissement. Le silence de la nuit en fut troublé, et les échos allèrent se répercutant jusqu'à Augustine la femme de chambre. A demi vêtue celle-ci se précipita au secours de son maitre. Elle le trouva troublé, désespéré articulant des syllabes inintelligibles. Elle voulut appeler au secours. Théolier, recouvrant un peu de présence d'esprit, l'en dissuada. Alors, en servante experte, au courant des aîtres et des êtres, qui en a vu déjà des vertes et des pas mûres, elle s'en fut vivement préparer un grand verre d'eau sucrée... additionné d'alcali. Mais en vain la brave femme lui offrit la potion. Il la remercia sans aménité, puis rentra dans sa chambre dont il tira les volets.

Ayant fait de la lumière, il s'examina dans la glace d'une armoire. Dieu ! qu'il se trouvait pâle ! Sa respiration était haletante et son cœur martelait sourdement sa poitrine. Sur son front, en larmes, la sueur coulait. Ses mains s'agitaient d'un tremblement nerveux et il claquait des dents. Quoi ! il avait suffi d'un songe, d'une vapeur, pour troubler ainsi sa belle sérénité ?

Il fit effort sur lui-même et s'alla coucher. Mais le sommeil le fuyait, il ne ferma l'œil de la nuit.

Le lendemain, à l'aube, il se leva, la tête vide et les jambes molles.

Et dès qu'il put mettre un peu d'ordre dans ses idées, il s'assit à son bureau. Après quelques minutes de réflexion il se décidait enfin d'écrire à son ami Mourrisse. C'était le seul confident à qui il pouvait ouvrir son cœur, confesser ses craintes et demander conseil,

* * *

Mon cher Mourrisse, écrit Théolier à son fidèle, vous savez que pour vous je n'ai point de secrets. Une longue, inaltérable, bonne vieille amitié nous unit. M'ouvrir à vous me procure un soulagement ; la sensation que j'en éprouve est à peu près celle que nous avons en Afrique quand, après de longues marches militaires, on nous permettait d'ôter nos chaussettes. De la douceur, du bien-être, de la suavité... ou bien, vous en souvenez-vous ? de la félicité que nous ressentions à lutiner suave Marie Magnaud, notre cantinière. Ah ! ce bon temps qu'il est loin !

Je m'en vais vous dire aujourd'hui une chose ridicule, absurde, abominable... et grave. J'ai fait, hier soir, somnolant sous ma véranda, un songe énorme, extraordinaire, épouvantable. Ne vous pressez pas d'en rire ; la chose mérite d'être prise au sérieux, foi de Théolier ! Rien qu'à y penser un frisson me court le long de l'échine et j'en ai la main toute moite... et Chaudou. Mais j'ai tort d'en plaisanter.

Vous savez, mon cher, que mon tempérament me met à l'abri des vaines terreurs. Je n'ai jamais cru au surnaturel ; je suis bonhomme et vais mon chemin tout de gô. Et pourtant plus j'y réfléchis, plus je suis assailli de noirs pressentiments... J'ai l'impression qu'un gros malheur menace sinon ma vie, mais mon bonheur, mais mes succès dans la carrière.

Et cependant jusqu'à ce songe maudit ma nuit s'était passée très normalement. Vous étiez des nôtres à souper et j'espère que dans notre compagnie aucun de mes hôtes n'était triste. Personne... à part cependant, cette étrangère qui avait peut-être quelque raison d'être réservée parce qu'elle venait chez moi pour la première fois et aussi... — je vous l'affirme — parce qu'elle ressentait un trouble un émoi assez compréhensibles à savoir que j'étais tombé amoureux d'elle...

Mais revenons à ce songe... J'ai rêvé, très cher, que le ciel de l'Archipel dont j'admirais la limpidité se couvrait soudain de lourds nuages noirs. Mille fois plus impétueux que ceux du Strymon « qui brisent vaisseaux et cordages, qui causent famines et naufrages » un vent se mettait à souffler. Il courbait au ras du sol les arbres de la forêt, dévastait les récoltes, ruinait les habitations. De celles-ci hommes et femmes sortaient affolés, impuissants et la tourmente les balayait comme fétus de paille.

Des vagues d'au moins vingt pieds de hauteur s'élançaient à l'assaut du rivage; comme de gigantesques béliers, elles battaient les murs et les démolissaient. Elles submergeaient tout... des maisons en craquant s'écroulaient sur leurs bases.

Le vent poussait d'étranges hurlements, tantôt des mugissements plaintifs, tantôt un hululement sauvage, parfois il simulait une éclatante trompette...

Ici, mon rêve devient extrêmement confus... Je me vois changé en Centaure. Puis je deviens tour à tour un âne, une vache, et un zèbre... Animal fantastique et qu'aucun obstacle n'arrête, j'escalade des montagnes de riz, d'énormes piles de farine...

Et un commissaire de police, portant comme l'Amour un carquois en bandonnière, m'abat d'une flèche.

Tout-à-coup le spectacle change : je ne vois plus, à perte de vue qu'une campagne désolée, des champs desséchés et brûlés... des champs où grouillent des rats en rangs serrés, une armée de rongeurs dont je devine par son moutonnement la sombre multitude... qui se dirige vers mon palais... vers moi... et horreur ! envahit ma véranda ! Déjà les plus proches, du tapis, s'apprêtent à sauter sur le rocking-chair où méduse, glacé, tremblant d'horreur j'étais étendu, quand, ce cauchemar affreux cessant enfin, poussant un cri, je me réveillai anéanti, brisé !

J'avoue être absolument ignorant en matière d'in-

interprétation de songe, ayant d'ailleurs toujours considéré cela comme propre seulement à occuper les bonnes femmes. Mais pour cette fois, ce songe revêt un tel caractère d'étrangeté que je serais curieux qu'il fût traduit.

Si vous aviez, mon cher, quelques lumières en oniro-mancie, vous êtes tout indiqué . . . Si non, vous aviserez pour le mieux. J'ai une absolue confiance en vous.

Puissiez-vous réussir à éclairer votre vieillard sur ce qui pourrait bien lui advenir de désagréable et de fâcheux dans l'exercice de son proconsulat !

Mourrisse va consulter l'oracle

CHAPITRE V

La lecture de l'épître proconsulaire provoqua chez Mourrisse l'« étonnement ». Le tonnerre éclatant subitement sur sa tête chenue et brûlant ses dernières mèches ne l'eût pas plus surpris. En cette sereine après-midi, en face d'un verre (son five o'bock) au fond duquel il espérait trouver une solution, il réfléchissait (reprenant une vieille habitude depuis longtemps perdue.)

Ce songe avait donc fortement impressionné son ami pour qu'il y vît un présage ! Pas plus que Théolier il n'était superstitieux : il en eût d'ailleurs été incapable. En Afrique, il s'était parfois amusé à faire vaticiner des griots. Il s'était seulement diverti aux pratiques de ces sorciers mais se gaussant de leurs prédictions. L'avenir ? Mais il s'en souciait... tenez, comme le premier chameau de sa première bosse...

Il était donc incapable de rien entendre aux songes. Ma foi, se disait-il, puisque Théolier y tient, je me risquerai à consulter quelque voyante... Il se rappelait qu'au cercle, un des amis, très féru d'occultisme, avait vanté la clairvoyance d'une tireuse de cartes. A l'en croire, les gens venaient voir cette pythonisse de cent lieues à la ronde... ce qui est un record dans un pays long d'un peu plus de cent kilomètres.

Bref, il irait donc, bravant les préjugés, surmontant sa répugnance et dédaigneux par avance des railleries dont ne manqueraient pas de l'accabler ses amis s'ils se doutaient jamais de son équipée.

Mais entre dire et faire il y a un abîme. La voyante

habitait assez loin de la ville. Il fallait donc prendre des précautions. D'abord garder un strict incognito. Ensuite pénétrer chez elle sans être remarqué par des badauds friands de scandale. Et quelle réputation que de passer pour le Monsieur qui fait brûler « ti chandelles. »

Notez qu'il ne percevait aucunement l'amusante contradiction qui consiste à aller demander au devin de vous prédire l'avenir en prétendant lui cacher votre propre identité.

Il conçut donc un plan hardi. Et comme il ne manquait ni de décision ni d'esprit de suite, il se mit en devoir de l'exécuter au plus vite.

Au jour marqué — un vendredi naturellement — vous l'eussiez vu passer dans son cabinet de toilette et s'y enfermer étroitement. Puis votre surprise eut été portée au comble : il s'apprêtait à sacrifier tout l'appareil pileux dont s'adornaient ses lèvres et son menton ! D'abord sa chèvre, sa belle chèvre, puis, sans barguigner il faisait passer la lame sur les deux ailes des moustaches, des magnifiques pointes qu'il portait encore à la Royale.

En entendant crisser le rasoir sur les poils humectés de mousse, il disait tout bas pour se donner du cœur : « Pour mon ami Théolier ! pour son bonheur ! pour le succès de son proconsulat ! »

En quelques minutes il eut terminé l'opération : son visage veuf de duvets était devenu plus uni qu'une coquille d'œuf. A le voir alors légèrement bedonnant, sur la poitrine où les plis du dolman serré à craquer faisaient pointer deux lobes, deux seins, il portait déjà la vague ressemblance d'une gouvernante sur le retour.

Il tira d'une armoire tout un accoutrement qu'il avait assemblé : des ajustements de femme, de « lorizo » bien titrée. D'abord il vêtit une large robe d'indienne à fleurs. Puis il enserra sa tête ovale dans un madras dont il noua les deux bouts sur son front taurin. Et il prit soin qu'aucune extrémité du mouchoir dépassât de quelques doigts afin de réassurer complètement la coiffure

« pompier » ainsi dénommée parce qu'elle ressemble à un casque, suprême chic de l'élégance matadore.

Large jupon aux laises savamment tuyautées, où alternent en ordre symétrique bande brodée, entre-deux et dentelle, qui vous mettez sous la jupe pour en maintenir les rondeurs, ni vous foulard chiné, ourlé de soie brillante, vous ne futes pas omis ! Vous aidâtes à accomplir la métamorphose, à donner à l'ami du Proconsul l'air mouchant et satisfait d'une « dà » au jour d'une messe de société.

Sa toilette mise au point, il se regarda dans sa glace : il eut un gros mouvement de surprise. Comment ! était-ce là l'image du placide tabellion aux allures de zouave pontifical honoraire ? Parole d'honneur ! sous le madras il faisait une commère assez sortable ! Comme il avait bénéficié de son expérience ! D'avoir défait dans sa vie une infinité de chignons, il lui avait été facile d'en reproduire un, ma foi pas mal réussi !

A cette pensée il éclata, d'un gros rire, ce qui faillit déranger tout l'ordre de sa parure.

L'heure de la décision arrivait.

Le soleil depuis longtemps s'était couché sur un lit de nuages pourpres et violets. La nuit propice aux amoureux et aux conspirateurs s'avavançait en hâte. Mourrisse devait profiter de ses ombres et de son mystère.

Hâtivement, il compléta sa toilette des atours secondaires. Sur son chef, par-dessus le madras, il posa un chapeau « Cayenne » aux larges bords dont il noua les deux rubans sous son menton. Sur la table de toilette, il prit un flacon qui contenait une lotion faite, suivant les règles, d'un mélange de trois parfums : iris, violette et musc ; il en inonda son visage et ses mains.

D'un geste preste, qui eut frappé un observateur s'il s'en fût trouvé un à ce moment-là, dans ce cabinet de toilette fermé à double verrou, il releva la queue de

sa robe, et la piqua à sa ceinture. Puis, passant à sou bras gauche une large corbeille d'osier, il poussa résolument la porte et sortit.

La rue bien éclairée, à cette heure, était à peu près déserte. Après un court instant d'hésitation il s'engagea sur le trottoir. Certes, ses premiers pas furent pénibles, mais petit à petit il se p'ia aux exigences de son nouveau rôle. Même, pour donner le change et entrer le plus avant possible dans la peau du personnage, il s'amusa à reproduire dans sa démarche ce déhanchement lascif particulier qui, somme toute, reste le signe évident par lequel se distinguent les filles. Au fond, il s'amusait de tout cela et riait dans son menton comme une petite folle.

Mais ce raffinement dans l'art faillit tout gâter! Il allait procurer à la pseudo-luroiné une bonne fortune inattendue et redoutable. A un angle de rue, d'un groupe de jeunes gens qui devisaient sous un reverberé, un gars bien découplé se détacha. Ostensiblement il se mit à suivre cette poule à la démarche prometteuse et qui laissait après elle un sillage parfumé.

Le suiveur avait des peines de cœur; il était à l'affût d'une consolatrice. Il crut que le hasard pitoyable lui mettait presque en mains ce qu'il recherchait ardemment. Il était jeune et par conséquent présomptueux et bourré d'illusions. Aussi prit-il un train assez rapide pour approcher la belle. Maintenant il la frolait presque.

Eut-il une vague intuition? ou plutôt Mourrisse quelque peu décontenancé, voulant hâter le pas, ne modifia-t-il pas sa démarche? Le poursuivant dut noter que la proie convoitée n'était pas éminemment désirable.

La voyant de près il dut s'apercevoir que cette « jeunesse » dont

*Les chairs flottaient comme de vieux étendards
sans gloire*

en était pas une.

Et surtout il subodora, mêlé aux parfums, un vague relent de tabac caporal.

Il arrêta donc une poursuite qui ne pouvait qu'aboutir à un . . . jour. Et sans galanterie, il jeta dans la nuit, assez fort pour être entendu de la prétendue coureuse, cette phrase qui disait, avec sa déconvenue font son dédain :

Aie on vie femme, quèque manman zenfant !

Mourrisse qui était loin d'être flatté de l'attention et qui se demandait déjà quel parti prendre en cas d'attaque brusquée, respira.

Il continua sa route et, après avoir traversé une ruelle qui sortait sur une impasse, il s'arrêtait devant une maison dont il heurta l'huis. La maîtresse des lieux vint ouvrir.

Un rapide colloque, et il pénétrait dans une chambre qui n'avait rien des cavernes où d'après les auteurs, se tiennent les pyhonisses.

Mais laissons pour l'instant Mourrisse et la voyante en tête-à-tête dans l'examen de sa « bagatelle » ou plutôt de celle de son ami Théolier.

L'Enthéolage

CHAPITRE VI

Pendant que son ami Mourrisse affrontait les pires hasards, Théolier, dans sa résidence, tout-à-fait remis de l'alerte, pensait à la belle étrangère. . .

Il était d'ailleurs complètement incapable se « frapper » vingt-quatre heures durant. Le cerveau de ce brave homme était si admirablement conditionné qu'il oubliait le lendemain tous les événements de la veille et qu'il se conformait avec une ponctualité aussi remarquable, qu'involontaire, au vieux précepte :

« A chaque jour suffit sa peine ! »

Pour l'heure, il était tout au souvenir de cette belle étrangère qui, une fois dans sa vie — exception confirmant la règle — troublait sa sérénité.

Et il était heureux . . . par anticipation. Grâce à des prodiges de diplomatie, il avait pu réussir à fléchir les rigueurs de cette femme, l'amener à accepter de venir passer une demi-lune au moins dans sa résidence. Il offrait bien naturellement l'hospitalité à l'écossaise : le gîte, le couvert et le reste.

— Une demi-lune ? une lune entière, avait précisé l'étrangère en fixant un regard aigu sur sa face épanouie. L'allusion avait échappé totalement au Proconsul . . . et il avait remercié.

Pour recevoir dignement cette noble femme — ainsi du moins sa vanité se la représentait — Théolier avait mis la résidence sens dessus-dessous. Depuis huit jours la brave Augustine était sur les dents. Elle avait lavé,

ciré.

À la jardin, les parterres avaient reçu des soins auxquels la nonchalance de leur maître les avait depuis longtemps déshabitués.

Théolier, lui-même voulut se faire beau. il tint de longues séances chez le coiffeur pour essayer de réparer le réparable, Quant à l'irréparable, il comptait sur la nuit et ses ombres propices pour en voiler la désespérance . . .

Tout était en ordre, bien en ordre. Les fauteuils du salon étaient rangés et propres ; dans la chambre à coucher le lit profond et moelleux ressemblait à un sanctuaire. Dans la salle à manger, cuivres et cristaux brillaient. Cela la changera, pensait-il, du piètre confort des Lentilles (hôtel ainsi dénommé, comme chacun sait, parce que les verres, vitres et carreaux y ont la propriété d'une lunette)

Et à la pensée des flicités escomptées, il était gai comme un agneau cabriolant dans un pré parfumé de serpolets ou, par respect de la couleur locale, comme un cabri s'ébattant dans une savane abondant en « ti-baume »

Enfin, elle arriva, l'éluë de de son cœur ! avec une ponctualité dont Théolier — décidément candide comme un pavé d'autel — tira le meilleur augure. Au jour promis et à l'heure dite, son auto, dont elle tenait elle-même le volant, s'arrêtait devant la résidence. Il s'était précipité. Et sans donner à la visiteuse le temps de souffler il l'avait invitée à faire avec lui le tour du propriétaire.

Puis, lui désignant sa chambre, il s'excusa d'être obligé de sortir pour donner des ordres urgents.

Lui parti, l'étrangère, sans en avoir l'air, étudia soigneusement la disposition des lieux. Elle nota que la chambre à elle destinée donnait sur un couloir aboutissant à la cour et que le hangar où sa voiture était re-

misée ne fermait pas à clef.

Pénétrant dans le cabinet de travail elle alla distinct vers la bibliothèque. Les livres, soigneusement reliés, y étaient en bon ordre. Avec aux lèvres un pli de dédain, elle lut quelques titres. Cette bibliothèque n'était en sommes qu'un ramassés d'histoires de romans démodés, et de liasses de papiers jaunis. Ce qui l'intéressa le plus, ce fut certain coffre déposé sur une console. Elle en devina l'emploi : la certainement le candide Théolier serrait ses étonnances. Un sourire mystérieux alluma ses yeux pers.

Le diner fut charmant. Le souper encore plus. Décidément, l'amphitryon savait faire les choses. Il proposa de faire un tour au jardin. L'étranger y consentit.

Longtemps ils se promenèrent dans les allées, causant de choses insignifiantes. Au fond, lui, il attendait son heure. Elle, tout en lui laissant l'illusion de la facilité, l'entendait venir avec ses sabots.

Il crut l'occasion trouvée. Elle venait de glisser en un faux-pas sur un caillou roulant. Il s'était précipité, avait pour la soutenir, passé son bras autour de sa taille. Elle, remise d'aplomb, le remerciait. Il crut pouvoir trer en matière et lui dit :

« Encore un peu et vous m'entraîniez dans votre chute » . . . puis, décidé à faire feu des quatre fers :

— Chère madame, lui dit-il, je ne sais . . . m'abuse. . . Il me semble que ce soir vous êtes quelque peu attristée. En vain je recherche la cause de vos soucis. Permettez cette indiscretion.

— Mon Dieu non ! pas plus triste que de coutume. Mais, voyez-vous, on s'habitue à être chagrin. . . et souvent sans y penser l'on porte un visage qui rose ou tout vous invite à la joie.

— Me permettez-vous de vous d

vine vos chagrins et que j'en suis extrêmement touché.

— Vous êtes trop bon !

— Oui, dès le premier jour que je vous vis, je me sentis porté vers vous. Je voudrais de tout mon cœur vous aider et partager vos peines.

— N'en parlons pas, je vous prie.

— Seriez-vous fâchée si je vous disais que je ne savais pas encore avant de vous voir, ce que c'était que la beauté de la femme ?

— En vérité !

— Oui, j'ignorais l'amour vrai avant de vous avoir vue... Vous m'avez appris la puissance du désir. Vous avez allumé dans mon cœur une flamme qui le consume.

— Vous croyez ?

— N'en doutez pas. Depuis ce soir fatal où je vous rencontraï aux Lentilles, je suis la proie d'un tel désir... Comme un halluciné, j'ai poursuivi la matérialisation d'un mirage, avide de manger les fruits de votre jardin...

— Vous exagérez !

— Aucunement. Et depuis que je l'ai devant mes yeux, ce mirage matérialisé, ma lèvre brûle de se poser sur ses lèvres...

Et ce disant, d'un brusque mouvement, il l'enlaça avec une adresse à la fois et une vigueur capables d'abolir tous les remords.

D'un bond elle se dégagea. Et pas fâchée du tout, au contraire avec un petit rire dont les notes fusaient, elle dit simplement :

— Vous perdez la tête, mon cher Proconsul. La faute, je veux bien croire, en est au Beaune. Il vous insuffle une éloquence, des ardeurs dont vous n'êtes, dont vous ne sauriez être coutumier.

— Pardon, répliqua-t-il, un peu vexé, vous me comprendrez quand vous m'aurez entendu.

La fonction de la femme ici-bas est de plaire, voilà mon opinion. C'est elle, c'est sa vue, c'est sa grâce qui rafraîchit nos cerveaux fatigués du labeur quotidien. Consoler, ranimer, c'est sa mission, une haute mission qu'elle doit remplir sans acrimonie;

— Comme le rossignol chante !

— Si vous voulez !

— Je veux bien. Mais vous admettez que ce n'est pas une affaire à brusquer. Il y faut du temps.

Vous semblez ignorer qu'il vaut mieux rester sur le seuil du Désir qu'entrer à l'étourdie dans le domaine des réalisations.

— Mon ardeur...

— Brûle toutes les étapes... Vous attaquez la symphonie d'emblée, sans prélude !

— Croyez bien...

— Droit au but ! je ne vous savais pas tant de décision !

— Permettez !

— Je ne permets rien du tout ! du moins pour l'instant. Je verrai bien une autre fois . . . si vous savez vous mettre à la hauteur des circonstances . . .

— Il faudra que je sois à genoux ?

— Pas de plaisanterie déplacée . . . Je veux dire que vous jouez mal de votre instrument, de votre cœur.

— C'est pourquoi j'ai beaucoup à prendre des leçons . . . de vous, si experte ! . . . Avant longtemps nous pourrions peut-être jouer un grand morceau d'ensemble.

Mais elle, sans répondre, prise d'un fou rire, s'en-

fuit, légère, et s'enferma dans sa chambre.

••

Le lendemain matin, Théolier, comme il allait présenter ses devoirs à l'étrangère — qui l'était tout-à-fait pour lui — constata avec stupeur qu'elle avait di-
pas les mains vides. Avec des papiers très importants, elle avait enlevé le petit coffret contenant tout son avoir.

Grâce à son auto dont elle maniait le volant avec adresse elle avait sûrement déjà mis entre eux une distance très grande. Deux fois déçu, lui qui escomptait un rapprochement étroit, confinant à la confusion, il pénétra dans la chambre.

Bien en évidence sur le lit, il trouva une carte sur laquelle il lut :

» Pour venger Monassus. »

CHAPITRE VII

Mourrisse, la consultation achevée, sans encombre avait pu regagner sa demeure... Il se hâta de se débarrasser des oripeaux que les nécessités l'avaient contraint de vêtir. C'est avec une satisfaction évidente qu'il reprit son dolman et qu'il remit sur sa tête surchauffée son frais chapeau de Panama.

Quant à sa barbe perdue, ... et bien ! il inventerait toujours une bonne histoire pour expliquer aux copains pourquoi il s'en était séparée. La mode n'est-elle pas aux visages glabres ? Et puis elle repousserait ! En somme, c'était là le cadet de ses soucis.

Il s'agissait maintenant de faire à l'ami Théolier un récit complet et circonstancié de la consultation.

Il lui écrivit donc la lettre suivante :

Mon cher Proconsul,

Le songe dont vous me narrez les épisodes dans votre dernière est certes extraordinaire ; fort peu cependant comparé aux aventures que j'ai courues depuis que, pour en connaître le sens, je me suis mis en tête de le faire déchiffrer.

Vous dirai-je la vérité ? En prenant connaissance de ses circonstances, je me suis demandé si bonnement il ne fallait pas en rire — si vous n'étiez pas quelque peu victime d'une hallucination — disons le mot bien franchement, si ce songe n'était pas une conséquence de ce qu'à Panam ou nomme « mal aux cheveux » et à Port-aux-Pitres « mal macaque » ...

Cependant, devant l'insistance de votre appel, j'ai

compris que le cas était bien plus grave et qu'il valait la peine d'être élucidé.

Comme vous, je suis très peu superstitieux. Les cartes, j'y touche très souvent mais c'est au cercle pour faire mon bac ou en famille pour jouer à la belotte. Quant au marc., je l'estime au café, avec ou sans cerise, mais je l'abhorre de café.

Ce n'est donc guère que pour vous être agréable que j'ai tenté l'aventure la plus étonnante, la plus invraisemblable, la plus inénarrable. Donc je me suis rendu chez une voyante, pour lui demander des éclaircissements.

Afin de dépister les curieux j'ai dû faire un gros sacrifice. Vous allez sûrement éclater de rire en me lisant, mais quelque drôle que la chose puisse vous paraître, j'ai dû, pour la raison que j'ai donnée, sacrifier ma chèvre et mes moustaches. A la rigueur, je puis considérer cela comme sans importance : il est toujours dégoûtant de porter de longs poils. Chaque fois que je mangeais des nouilles ou du « calalou » c'était une... barbe. Enfin, le bouquet ! j'ai dû, toujours pour dépister les badauds, me grimer en commère... Mais réservons à notre prochaine entrevue le récit circonstancié de cette inoubliable équipée.

Son résultat le plus sûr est que j'ai perdu beaucoup de mon scepticisme... Je me demande parfois si les momeries que cette bonne vieille m'a débitées dans une atmosphère où se mariaient des odeurs d'ail, d'héliotrope et de canneille pilée, sont sans aucune espèce d'importance.

Il me revient que l'Histoire, par maints exemples fameux, montre que les grands personnages ont eu des songes considérés comme de salutaires avertissements,

Charles VI rêve d'abeilles et le lendemain il est complètement piqué ;

La Grande demoiselle rêve de poisson et épouse le duc de Lauzun, le jour de l'ouverture de la pêche aux... harengs ;

Cyrano de Bergerac rêve qu'il reçoit plusieurs lettres

désagréables — et il est tué le lendemain par la chute d'une enseigne ;

Thomas Corneille ayant achevé sa tragédie de *Timocrate* s'endort et rêve qu'il fait du pain et sa pièce est un four.

Etc... etc...

Je pourrais vous en citer bien d'autres mais je m'en tiens là, persuadé qu'une plus longue énumération vous ferait dormir, ce qui serait singulièrement déplorable de la part d'un ami qui s'est dévoué pour vous éviter le cauchemar.

A en croire la voyante dans son interprétation, il paraîtrait — pour me servir de ses termes — que votre « bagatelle sort en noir », ce qui veut dire en langage courant qui sous peu vos affaires iront mal et que vous en aurez de gros ennuis.

Veuillez suivre ses déductions :

Un ciel orageux ou simplement pluvieux indique seulement l'annonce d'un prochain rhume de cerveau. Mais accompagné de circonstances de la nature de celles par vous décrites, il annonce une catastrophe soudaine.

Rêver d'un rat ou de deux n'est pas un sujet d'alarme, mais en rêver toute une multitude qui se lance à l'assaut c'est l'annonce d'une révolte imminente et prochaine d'un peuple jusque là soumis et malléable, se décidant tout-à-coup à demander compte à ses dirigeants. C'est la transformation des caractères. C'est la brebis résignée qui, sous l'empire des circonstances, devient mouton enragé !

Rêver de rats c'est, paraît-il, la menace de devenir la proie des raseurs de tous poils, non de ceux qui vous tapent de cent sous ou de cent francs mais de cette maudite engeance qui écritaille et péroré et dont les meneurs se disent « défenseurs du peuple » ; c'est être en péril d'avoir contre soi l'opinion et cette puissance plus monstrueuse, plus formidable, cette bête apocalyptique que le bourgeois apeuré dénomme : les journaux !

Pour les autres points du songe, voici d'ailleurs une clé qui vous aidera beaucoup à les éclaircir.

Cheval. — Votre femme vous trompera avec un Centaure (si elle en trouve.)

Commissaire (s'il est bon enfant). — Bonne fortune imminente.

Etre atteint d'une flèche. — Méfiez-vous de l'Arbalète.

Sabot. — Vous serez « entôlé » très proprement.

Farine. — Vous serez dans le pétrin

Riz blanc (mouillé) — Ovation populaire

Tapis — Vous recevez plus d'une pierre, au dos et ailleurs.

Vache. — Vos affaires iront de pis en pis

Ane (qui braît). — Vous aurez les oreilles fendues

Voilà, mon cher, retracé, l'essentiel de ma consultation. Quelle conclusion en tirer ? Je n'en vois aucune, du moins pour l'instant.

Les sages ne nous ont-ils pas appris à nous considérer comme des marionnettes manœuvrées par un fil invisible ? Mais à qui veux-je en remonter ?

Pas à vous qui, vous fiant à l'homme à la faux pour toutes solutions, n'avez jamais couru le risque de vous tromper . . .

Croyez-moi toujours le plus affectionnément vôtre

MOURISSE

Epilogue

Et les jours s'enfuirent rapides et légers pour Théolier, légers et rapides pour Mourisse, effaçant chez eux jusqu'au souvenir du songe effroyable . . . Grâce d'état.

Le profane croit communément que le songe en littérature est un simple artifice, le recours ordinaire des écrivains sans imagination. En effet, d'innombrables conteurs aux abois ont monté sur un rêve cinq volumes, cinq actes, cinq chapitres.

Il n'est pas une pièce de théâtre classique qui n'en soit pourvue et la règle veut que tout songe fait par un personnage « historique » se réalise.

Or, le songe de Théolier, proconsul de l'Archipel, était, sans conteste, du nombre des historiques. Il empruntait cette qualité à la personnalité du songeur. C'est évident.

Comme il se le devait, il se réalisa donc, hélas ! pour le malheur de l'Archipel tout entier . . .

La catastrophe explosa. Ce coin charmant fut souillé de ruines, plongé dans la misère et la désolation. Et la clé . . . servit trop fidèlement.

*
**

— Peut-on avoir le triste courage de plaisanter à propos de tels évènements !

— Ce courage n'est ni triste ni gai.

Le rire naît parce que tel sens a été chatouillé en son point sensible ; il n'est pas forcément un indice de joie.

Souvent c'est une protestation contre la justice des choses et la bêtise des hommes. C'est la fleur qui étate insolemment sur des décombres pour affirmer la pérennité de l'Esprit, souligner sa victoire sur la Matière et sur la Mort. C'est l'alouette qui, raillant la nuit, ses embûches et ses terreurs, salue l'aube qui pointe !

— Mais cette dame étrangère que vous avez laissée sur la route, qu'est-elle devenue ?

— Elle a continué... Sans être de profession,
... coureuse, elle était assez légère.

Nous la retrouverons quelque jour.

MARTIN-GALE

